

Accueillir l'autre : petite éthique de l'hospitalité

Nous sommes sans cesse traversés par la question de l'accueil de l'autre dans sa différence ou son altérité. Notre actualité n'est pas en reste. Le problème est par exemple celui de l'étranger et du droit d'asile, mais aussi l'éthique médicale où se jouent le commun et le respect du singulier, ou encore les discussions récentes, en France, à propos des nouvelles formes de famille. L'étranger, l'étrange, nous déroute et il a plusieurs visages. Cette question suppose en particulier de se demander ce qu'est une éthique de l'hospitalité.

Etrangeté familière

Dans un essai de 1919, publié sous le titre *Das Unheimliche*, Freud a abordé la question de ce qui est proche, familier et, en même temps, lointain, étranger à soi. Marie Bonaparte avait traduit le titre de Freud par *L'inquiétante étrangeté* et, une traduction récente, par *L'inquiétant familier*. Les deux titres sont justifiés car Freud pose ici la question de savoir si le familier est ce que nous connaissons le mieux. Ceux qui sont proches de nous sont-ils pour autant connus de nous ? Et chacun n'est-il pas pour lui-même une énigme ? La perspective de Freud consiste à dire que l'intime, le « chez soi », est le lieu d'une inquiétante étrangeté, d'un inquiétant familier. Freud ne dit pas « inquiétant » seulement parce que ce serait menaçant, mais parce qu'il s'agit de ce que nous ne comprenons pas, ce qui est au plus intime de soi et dont ne saisissons pas le sens. C'est nous, de nous, et pourtant nous avons l'impression que cela nous est étranger.

Donner place

Dans l'acte d'hospitalité, il y a ce qui nous renvoie à l'inquiétante étrangeté ou l'inquiétant familier dont parle Freud. Comme on sait, le terme « hôte » vient du latin *hospitem* accusatif de *hospes* qui signifie l'invité, le voyageur, celui qui est reçu. Mais « hôte » a aussi une parenté étymologique avec *hostis* qui signifie l'étranger, et par la suite, là encore, le visiteur. L'hôte est un visiteur étranger. C'est également de là que vient aussi le mot « hostilité » avec l'idée de quelque chose qui peut nous mettre en danger. Qui est l'hôte ? Est-il un ami ou un ennemi ? On ne le sait pas d'avance.

Sommaire

| | |
|--------------------------|-----|
| Éditorial | 1-2 |
| Recension | 2-3 |
| Rendez-vous à Strasbourg | 3-4 |

Association de théologiens pour l'étude de la morale

Président : Jean-Daniel Causse, Institut protestant de théologie, 13 rue Louis Perrier, 34000 Montpellier

Vice-Présiden(e)s : Véronique Margron, Faculté de Théologie de l'UCO, 3 place André Leroy, F-49000 Angers

Éric Gaziaux, Faculté de théologie, Grand-Place, 45, B-1348 Louvain-la-Neuve

Trésorière : Catherine Fino, Theologicum, Institut Catholique de Paris, 21 rue d'Assas, F-75006 Paris

Secrétaire : Dominique Jacquemin, Université Catholique de Louvain, Grand Place 45, B- 1348 Louvain-la-Neuve

Siège social : Bibliothèque du Saulchoir, 43 bis rue de la Glacière F-75013 Paris

Site web : www.ethique-atem.org

Soulignons alors ceci : il n'y a pas d'hospitalité sans qu'on offre une place à une étrangeté qui peut nous inquiéter ou au moins nous *interroger*. L'hospitalité, dans son sens fort, n'est pas un accueil confortable qui ne change rien à nos habitudes ou à notre manière de vivre, comme quand on dit : « Vous ne me dérangez pas ». Elle est plutôt une capacité à se laisser dérangez -non pas envahir, mais dérangez- par la parole de l'autre parce que c'est ce que l'on n'attendait pas, qui peut nous surprendre et même nous inquiéter. L'éthique commence là : dans le traitement de ce qui dérange les habitudes et à quoi on donne place, non sans limite et discernement.

Ce qui n'est le lieu de personne

Le terme « hôte » joue dans les deux sens. Quand on dit « vous êtes mon hôte », et qu'on ne connaît pas le contexte, on ne sait pas s'il s'agit de celui qui est accueilli (l'invité) ou celui qui accueille (l'invitant). Les deux sont possibles. On a ici la structure fondamentale de l'hospitalité : celui qui accueille l'autre, qui lui offre l'hospitalité, ne peut pas accueillir sans être aussi celui qui est accueilli. On n'accueille vraiment que là où on est accueilli. Cela ne signifie pas simplement, de manière un peu banale, qu'on est tour à tour celui qui accueille et celui qui est accueilli. Plus profondément, il s'agit de comprendre que le lieu -au sens symbolique fort du terme- de l'hospitalité n'est pas en réalité la propriété de celui qui reçoit. Ce n'est pas « chez moi » que s'effectue la vraie hospitalité, mais en un lieu qui n'est ni chez moi, ni chez l'autre, et qui, de ce fait est un *lieu commun*. C'est la différence entre le *proprius* et l'*improprius*. Le *proprius*, c'est la propriété, le bien, au sens privé du terme : dès lors, l'hospitalité dans le *proprius* est une hospitalité dans lequel l'autre vient dans ce qui est chez moi, à moi, et qui donc suppose des égards, des frontières, des usages, etc. À la différence du *proprius*, l'*improprius*, l'impropre, n'est la propriété de personne ; il n'est la possession de personne et donc, pour cette raison, il est ce dont nous sommes toujours l'hôte au sens de celui qui est invité. La vérité de l'hospitalité est l'*improprius*, c'est-à-dire ce qui n'est à personne. Il nous manque aujourd'hui du « commun », c'est-à-dire ce qui n'étant à personne est un lieu possible pour chacun. Peut-être que l'Église a pour vocation d'être un espace où se pratique cette forme de l'hospitalité.

Jean-Daniel Causse

RECENSION

Sigmund Freud, *L'Avenir d'une illusion*. Édition critique de Paul-Laurent Assoun, nouvelle traduction de Claire Gillie, Éditions du Cerf, Paris, 2012, 390 p.

Cette « édition critique » du célèbre texte de Freud comporte un long commentaire de Paul-Laurent Assoun intitulé : « Freud et la religion, une illusion et son avenir », qui mérite toute notre attention pour plusieurs raisons.

Cette nouvelle traduction rétablit l'expression « représentations religieuses » pour « religiösen Vorstellungen » ; et à laquelle il convient de donner toute sa force psychanalytique ce qui évidemment n'est pas sans effet sur la lecture de ce texte freudien. Dans l'ancienne traduction de Marie Bonaparte (PUF, bibliothèque de psychanalyse) que nous avons tous eu entre les mains, elle avait traduit cela par « idées religieuses », ce qui affadissait le texte de Freud et a durablement influencé des générations de lecteurs. De fait, on a souvent interprété cette expression par « croyances religieuses » alors que le terme « croyance » n'apparaît que dans la deuxième partie du texte freudien quand il généralise la question de l'illusion. L'athéisme, certes as-

sumé, de Freud a souvent fait écran à sa pensée. De nombreux auteurs ont lu la thèse (trop) bien connue de Freud : la religion, remède à la « nostalgie désirante du père (Vatersehnsucht) », comme un effet de cet athéisme.

P-L. Assoun se démarque résolument de cette position, non qu'il veuille ignorer cet athéisme, mais il le met en suspens. Il observe que l'argumentation de Freud est en fait très complexe et n'est pas réductible à une psychologisation de la question. Ainsi en bon exégète-psychanalyste, non seulement il travaille le texte pris dans son ensemble en en suivant fidèlement le déroulement, mais il le resitue également dans son rapport aux autres textes de Freud concernés au premier chef *Totem et Tabou*, et cela jusqu'à *L'homme Moïse et la religion monothéiste*. *L'Avenir d'une illusion* est en effet à replacer dans toute la réflexion freudienne sur la « Culture » et ce qu'il appelle le « travail de Culture (Kulturarbeit) ». Paul-Laurent Assoun fait appel à ses nombreux travaux antérieurs sur la théorie freudienne en particulier ceux qui concerne l'importance essentielle pour Freud de *Logos* et *Anankè*. Donc, il remarque que le terme « religion » n'apparaît pas dans le titre mais seulement dans l'expression « représentation religieuse » en lien avec la question de l'illusion au chapitre III. (Il considère d'ailleurs que Freud parle de représentation religieuse même quand il utilise le mot religion). D'où un double déplacement de la religion à l'illusion et à la Culture. Ce n'est pas l'illusion religieuse qui en est le thème exclusif mais « la Culture en sa structure d'illusionnement ». Ces représentations religieuses peuvent être considérées comme des constructions, créées dans la Culture, accessibles à l'analyse comme toutes les autres. Il faut bien entendre que ce n'est pas dévalorisant mais que cela va permettre de chercher la raison du devenir de ces représentations très investies d'affect, et de ce fait liées au pulsionnel. La démarche freudienne n'est pas herméneutique mais recherche de la genèse de la représentation. La revendication historique de la religion comme origine de la Culture est une déformation dit Freud mais la généalogie est réelle. Ce contenu de vérité est à respecter car un « noyau de vérité » désirante s'y cache. Ainsi la religion s'oppose à la Culture et en même temps elle la soutient car elle s'enracine dans le « Wunsch ». En redéployant toute l'œuvre freudienne de *Totem et tabou* jusqu'au *Moïse*, Paul-Laurent Assoun peut nouer la nostalgie du père et le besoin d'aide, le père de la loi et le père de l'amour. Tout ce parcours lui permet de comprendre autrement ce projet de Freud et de justifier ce terme d'illusion qui a ainsi une position stratégique. La définition freudienne de l'illusion est (trop) bien connue : accomplir des souhaits (Wunsch) qui tirent leur force de leur ancienneté. Freud précise même - et c'est essentiel - que si une erreur se produit sous l'effet d'un désir, c'est une illusion. Ainsi l'illusion dérive du « désirer » humain. Autant dire que vouloir supprimer l'illusion reviendrait à vouloir supprimer le désir.

Freud élargit la question de l'illusion au-delà de la religion ; est en jeu, dit Assoun, « le noyau illusoire de la croyance religieuse » et donc « le noyau religieux de la croyance illusoire ». Freud ne se prononce pas sur la valeur de vérité de la religion mais sur son pouvoir d'illusionnement qui peut aller jusqu'au dogmatisme et à l'interdit de penser. Il en va aussi de même de la politique où l'illusion soutient la réalité collective d'où la nécessité d'une réflexion sur les idéologies. En fait Freud, dont les seules divinités sont *Logos* et *Anankè*, ne s'oppose pas tant à la religion qu'à l'interdit de penser et au dogmatisme. Le problème commence pour lui quand l'illusion est sacralisée. Ainsi l'illusion est inévitable puisqu'elle soutient le désir. Est-elle nécessaire et structurelle ? On poserait volontiers la question à Freud qui n'était sans doute pas trop dupe quant à sa possible disparition ou non. La question de la croyance est alors posée. Freud met en garde contre la « fureur de guérir » qu'il considère comme une position religieuse. On ne saurait se débarrasser de la « peine de désirer » en croyant supprimer les conflits. C'est bien la question de l'illusion qui structure *L'Avenir*

d'une illusion. Et la croyance est à penser ici dans le rapport à cette illusion qu'elle soit religieuse ou perçue comme telle.

Pour conclure et donner à penser, pourquoi ne pas aller voir du côté de Winnicott, cet anglo-saxon, incorrigible optimiste, qui va donner une place majeure au versant positif et nécessaire de l'illusion en inventant cette « aire de l'illusion » comme lieu de possible création.

Françoise Baldé

27-29 AOUT : RENDEZ-VOUS A STRASBOURG

Le prochain colloque de l'ATEM se tiendra dans la capitale alsacienne, et l'équipe strasbourgeoise (Marc Feix, Daniel Frey, René Heyer, Karsten Lehmkuhler, Frédéric Rognon, Marie-Jo Thiel, Marc Vial) se fera un grand plaisir de vous accueillir ! Nous avons réservé, pour l'hébergement comme pour les conférences, le « Centre Culturel St. Thomas », un lieu agréable au cœur de la ville, entouré d'un parc.

Pendant le colloque, nous allons réfléchir ensemble sur les questions de la perfectibilité et de l'amélioration de l'être humain. Si l'homme est certainement un être appelé à un cheminement de perfection, il se pose la question de savoir dans quelle mesure la technique et la médecine modernes pourraient y contribuer. Pouvons ou devons-nous « améliorer » les capacités physiques et psychiques de l'humain (*human enhancement*) ? Quels peuvent être les critères pour une appréciation éthique de tels projets ? Philosophes, biologistes et médecins discutent amplement ces questions, mais il n'y a pas beaucoup de contributions *théologiques* en la matière, notamment dans le monde francophone. Notre réflexion commune lors de ce colloque pourrait donc y apporter un élément important. Selon la tradition de l'ATEM, nous vous proposons un programme marqué par l'interdisciplinarité, avec un accent particulier sur l'approche théologique. Le dépliant qui accompagne cette lettre vous donne tous les détails.

Il va de soi que nous nous réjouissons aussi de pouvoir vivre ensemble des moments conviviaux : bateau mouche sur l'Ill, visite guidée du Parlement Européen, soirée festive dans un restaurant de la ville...

Des raisons suffisantes, nous l'espérons, pour dire : rendez-vous à Strasbourg !

Si vous voulez vous préparer un peu à la thématique du colloque, vous pouvez par exemple lire :

- un court texte de la « Commission des Episcopats de la Communauté Européenne » : <http://www.comece.eu/content/site/en/publications/otherpublications/article/3338.html>
- le dernier avis du CCNE (n° 122), disponible sur le site <http://www.ccne-ethique.fr/>
- le n° 55 (2013) de la revue « Cités », sur le « post-humain » et le transhumanisme.

Vous pouvez aussi consulter ces ouvrages :

- Jean-Noël Missa, Laurence Perbal (dir.), « *Enhancement* ». *Ethique et philosophie de la médecine d'amélioration*, Paris, Vrin, 2009.
- Jean-François Mattéi, Israël Nisand, *Où va l'humanité ?*, Paris, Les liens qui libèrent, 2013.